

image divine qui s'empreint dans notre âme, efface la nôtre, notre *moi* et nous donne un *moi* nouveau, une vie nouvelle. Heureux d'éprouver que Jésus règne au dehors comme dans notre cœur. Heureux de vivre pour le glorifier; heureux de mourir dans ses bras; heureux de le contempler un jour dans les cieux; heureux, toujours heureux, éternellement heureux!

XVIII.

La venue du Sauveur.

(Matthieu XXI, 1-17.)

La venue du Sauveur a commencé, non à la crèche de Bethléhem, mais au moment où le péché est entré dans le monde, c'est-à-dire avec l'histoire de l'humanité. Dès que l'homme est tombé, Jésus se lève et vient à lui. Cette parabole touchante où il se montre comme un bon berger qui quitte la montagne, descend dans les abîmes et court après la brebis perdue jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée, il la réalise dès le premier jour. Au moment où il annonce à Adam la mort, châtement de son crime, il lui annonce aussi la mort, prix de son salut, la mort que lui, son Rédempteur, veut souffrir pour le racheter de la mort éternelle. Il se retire, il est vrai, de la vue des pécheurs; il est absent pour le commun des

hommes ; mais il n'en demeure pas moins présent pour son peuple et pour ceux qui marchent avec lui. Les Énoch, les Abraham, les Moïse, les Élie, les Siméon savent bien qu'il est avec eux ; ils lui parlent, ils le suivent, ils forment son cortège de patriarches, de prophètes, de rois, de pécheurs qu'il a sauvés, de saints qu'il a bénis, de misérables qu'il a couronnés, et chacun avec son accent répète : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Abraham, ravi de joie, salue en lui l'espérance qu'il a gardée contre toute espérance, et la bénédiction qui doit être pour toutes les familles de la terre. Jacob, mourant, au moment où son œil a entrevu les destinées d'Israël et les limites de la terre promise, s'écrie : « O Éternel, j'ai attendu ton salut (Gen. XLIX, 18) ! » Moïse, décrivant le tabernacle et les sacrifices, trace jusque dans les moindres détails l'image sublime de Jésus-Christ. Tout le culte d'Israël est comme une prophétie du Sauveur. Ésaïe l'appelle de son ardente supplication : « Oh ! si tu ouvrais les cieux et si tu descendais (Ésaïe LXIV, 1.) » Puis, tout en priant, il se met à raconter d'avance comment il viendra, à dire ses opprobres, sa mort terrible, son triomphe et le triomphe de son peuple. Malachie enfin, le dernier des prophètes, le voit de loin s'avancer et s'écrie : « Voici, il vient (Mal. III, 1) ! »

Et il vient, en effet, au moment le plus sombre pour son Église. Au moment où la nuit d'hiver qui couvre les champs de Bethléhem est l'image des ténèbres qui glacent les âmes, un trait de lumière est parti du ciel ; un hymne de bonheur se fait entendre : « Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts, paix sur la terre, bonne volonté envers les hommes (Luc II, 14)! » C'est lui, c'est le Sauveur qui vient à nous.

Mais plus douce que le cantique des anges, plus douce que la joie des bergers et même que celle de Marie, la mère bienheureuse du Sauveur, est la parole qu'il apporte à la terre. Cette parole, c'est celle du pardon. Il y a un pardon, une grâce, un salut pour tous les pécheurs. L'entendez-vous, cœurs troublés? Oh! vous, qui avez essayé de lutter contre le péché, et qui avez été vaincus, savez-vous ce que c'est que de se relever avec ce mot ineffable : Pardon! Vous, qui, à force de misères et de chutes, désespérez de vous-mêmes, savez-vous ce que c'est que d'entendre, comme un pauvre condamné au fond de son cachot, une voix qui vous crie : Il y a pardon pour toi! Et vous, qui, plus malheureux, n'avez jamais souffert, jamais désespéré, vous dont le cœur est comme enveloppé par cette légèreté, par cette frivolité qui est l'atmosphère du monde, ne savez-vous pas qu'il y a quelque chose de plus doux que les fêtes de la terre, ne sentez-vous pas le besoin du pardon?

Ce pardon, comment nous sera-t-il acquis, si ce n'est par l'expiation du péché? Et comment le péché sera-t-il expié, si ce n'est par le sacrifice? Quelle sera la victime du sacrifice? Dieu saura se pourvoir d'une victime! Il ne la demandera ni aux anges, ni aux hommes, il se donnera lui-même. Ne l'avez-vous pas compris, en voyant comment il descend parmi les hommes? Cette pauvreté, cette petitesse, ces tristes langes, ne nous disent-ils pas qu'il vient non-seulement pour être humble et doux, mais aussi pour souffrir? Toute sa vie n'est qu'un labeur, un opprobre, une douleur sans fin. Un instant, une fête interrompt cette longue amertume, mais combien vite le cortège de son triomphe est remplacé par un autre cortège; non plus d'anges comme à Bethléhem ou de disciples comme à Béthanie, mais d'hommes pires que des démons. Connaissez-vous une douleur plus terrible que sa douleur, une agonie pire que son agonie, un sacrifice comparable à son sacrifice?

Oh! que le péché est affreux! Que je sens faiblement le mal que je porte en moi, et qui a mérité un tel châtement! Oh! que mon âme est précieuse à mon Dieu pour qu'il l'ait rachetée à ce prix immense! Oh! quel amour, quelle bonté, quelle miséricorde, il doit y avoir pour moi dans son cœur, pour qu'il m'ait acquis par un tel sacrifice! Que la couronne qu'il m'a préparée doit

être belle, que l'avenir qu'il me réserve doit être magnifique pour qu'il me l'ait conquis par tant de douleurs ! Rien ne lui coûte : il ira à Gethsémané lutter jusqu'à ce qu'il tombe abattu dans la poussière ; il ira à Jérusalem se laisser couvrir de sang et d'outrages ; il ira à Golgotha à travers l'agonie, il ira jusqu'à la mort, jusqu'à l'enfer, pourvu qu'il puisse en remonter tenant dans ses mains notre salut, pourvu qu'il puisse nous dire : « Ne crains pas, j'ai été mort, mais maintenant je suis vivant aux siècles des siècles et je tiens les clefs de l'enfer et de la mort. (Apoc. I, 17, 18.) »

Certes, c'est bien ici qu'il faut dire : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Béni soit celui qui ne m'a pas délaissé ! Béni soit celui qui a quitté son ciel et plongé dans mon abîme pour me transporter dans sa gloire.

XIX.

L'épreuve de la foi.

1860.

Ah ! quelle épreuve quand on va à Jésus et qu'il semble nous fuir ; quand on ouvre sa parole, cette lumière céleste, et qu'on n'y trouve qu'obscurité ; quand on gémit, quand on crie, et que la prière retombe comme un plomb sur votre cœur ! « Mon Dieu, je crie de jour, et tu